

—Avancez ! avancez ! Nous les tenons ! criait le commandant.

Nous n'étions pas un contre dix, et il ne fallait pas songer à lutte. Le seul parti à prendre était de revenir sur Choisy et d'y retrouver les chevaux. On bat en retraite, en faisant bonne contenance sous une grêle de balles, et l'on arrive dans le village par une rue, tandis que l'ennemi accourt par l'autre.

Alors, dans le désarroi causé par la précipitation de départ, je vis mon Auburtin, calme, tranquille, tenant la bride des chevaux qui s'impatientsaient, donnant Pétrier à ceux qui se trouvaient gênés pour remonter en selle, et, quand son peloton fut bien reformé en colonne, par quatre, au complet, il partit le dernier, au petit trot, taillant à l'ennemi une *bisave* ironique, et, dans un geste de gamin, retroussant les deux pans de sa tunique, il s'éloigna lentement sous le feu de la mousqueterie, montrant au commandant des féréz ce que la Mouquette devait plus tard exhiber aux gendarmes de *Girminal*.

La lutte, d'ailleurs, tira à sa fin, Auburtin était maintenu sur la liste des sous-lieutenants, et la vieille maman, à laquelle j'avais appris la nouvelle, avait failli s'évanouir de joie. Le 26 mai, il fallut s'emparer du fort d'Ivry, et ce fut encore notre escadron qui reçut l'ordre de marcher. Profitant d'un obus qui venait de faire sauter la poudrière, nous entrâmes à pied par la poterne, puis une lutte de quelques minutes s'engagea corps à corps dans la grande cour. Mon Auburtin, souriant, plus blagueur que jamais, faisait des prisonniers au pistolet, menaçant toujours, mais ne tirant pas.

—Allons ! te rends-tu, mon bonhomme ? disait-il à un grand capitaine tout galonné, qui, retranché derrière un sac de terre, paraissait en proie à une exaltation extraordinaire.

—Oui, oui, viens, je me rends.

Auburtin avança sans défiance, mais, au moment où il allait mettre la main au collet du capitaine, celui-ci se leva et lui déchargea son revolver presque à bout portant. Le pauvre marcha tournoya sur lui-même et tomba dans mes bras. Je l'emportai, essayant avec ma main crispée d'arrêter le sang qui sortait de sa tunique comme

par une soupape. Je le transportai dans une maison de Villejuif, et j'envoyai chercher le major, mais à sa figure, dès qu'il arriva, je compris qu'il n'y avait plus rien à faire et que tout espoir était perdu.

Auburtin délirait, s'affaiblissant de plus en plus. Pourtant, il eut, avant de mourir, un éclair de raison, et, me prenant la main :

—Mon lieutenant... pas dire à maman... pas dire à maman !...

Puis il exhala son dernier soupir dans mes bras. Et le soir, quand la vieille mère vint au mess, le colonel eut l'atroce courage d'annoncer à la pauvre femme que son fils était nommé officier dans un autre régiment... qu'il était envoyé en mission pour quelque temps... au loin... très loin !...

—Ah ! disait la pauvre vieille, j'aurais pourtant bien voulu l'embrasser !

Elle est morte, elle aussi, quelque temps après. De temps à autre, je lui faisais parvenir des lettres par mon fourrier, qui copiait sur le livret de peloton l'ancienne écriture de son fils.

Elle n'a jamais su la vérité.

RICHARD O'MONROY.

LA PIPE DE LA REINE VICTORIA

Les Anglais parlent assez souvent de la pipe de la reine (ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que la reine fume la pipe,) et cette pipe s'est même éteinte, il y a peu de temps ! Car c'est ainsi qu'on désigne en Angleterre un énorme poêle dans lequel, tout récemment encore, l'administration des douanes brûlait les tabacs et cigares de contrebande saisis par ses agents. Mais on a fini par s'apercevoir qu'il serait beaucoup plus raisonnable de faire vendre ces marchandises et d'en affecter le produit à une œuvre de bienfaisance.

La pipe de la reine ne sera pas rallumée !

THÉÂTRE-ROYAL

"The Fast Mail" attire une foule énorme à chaque séance du jour et du soir et tout le monde est content.

L'affiche promettait beaucoup et l'attente générale n'a pas été trompée. Les acteurs remplissent leurs différents rôles d'une manière irréprochable. La mise en scène, surtout dans les second et troisième actes, est tout bonnement féérique ; jamais encore à ce théâtre, on n'a rien vu de mieux réussi. Un train complet de wagons de chemin de fer, lancé à toute vitesse, passe devant les yeux ébahis des auditeurs, emportant les malles : c'est le "Fast Mail." Ailleurs, c'est un steamer qui fait explosion en plein Mississippi.

L'effet est saisissant et réaliste au dernier point.

L'action de la pièce est rapide, animée. Il n'y a pas d'intrigue proprement dite, mais la pièce fourmille d'incidents qui tiennent l'auditoire en suspens depuis le commencement jusqu'à la fin. Il y a aussi des scènes comiques qui font pouffer de rire. Mr Lincoln J. Carter peut être fier de son œuvre.

Mr Robert J. Gaillard joue le rôle principal ; c'est un jeune et excellent acteur.

Frank P. Haven, dans le rôle de détective, L. J. Carter, Chas. Thornton, ont partagé avec lui les honneurs de la soirée.

Mlle Mary Buckingham a un rôle difficile à remplir et qui demande beaucoup d'entrain et de vivacité. Elle s'en acquitte à merveille ; sa voix est bien timbrée et très

UN HIVER DE CHANCE



Le pharmacien. — Que dites-vous de cette saison, docteur ?
Le médecin. — Inespérée ! Bronchites, rhumatismes, grippe...
Fidèle, quoi !

sympathique, aussi les applaudissements ne lui font pas défaut.

Mlle Earle mérite aussi des éloges. C'est une actrice qui a su se mettre à la hauteur de son rôle, qu'elle rend d'une manière consciencieuse et juste.

Tout le reste de la troupe seconde à merveille les efforts des premiers rôles.

La pièce est montée à grands frais et les décors sont superbes et méritent d'être vus.

Les dernières représentations auront lieu samedi après-midi et le soir.

La semaine prochaine, une nouvelle pièce tiendra l'affiche : "Money Mad."

DE PLUS FORT EN PLUS FORT

Nous avons déjà mentionné quelques excroissances que les Américains se proposent de réaliser en 1893, à la grande exposition de Chicago. Voici qu'on nous parle d'un industriel qui aurait l'intention de faire exécuter divers morceaux de musique par quatre cents pianos à la fois ! Un seul artiste touchera l'un des instruments, qu'un courant électrique reliera entre eux, et qui produiront ainsi les mêmes sons simultanément.

L'ORIGINE DES OGRES

Tout le monde a lu ou entendu raconter des histoires où il est question d'ogres, ces personnages fantastiques qui mangent de la chair fraîche et dévorent les petits enfants. Mais ce que l'on connaît moins, c'est l'origine de la légende populaire des ogres.

Autrefois les Hongrois s'appelaient *Ogours*. Cette nation a toujours été très belliqueuse ; mais aux IXe et Xe siècles, elle était féroce. Cinquante années de suite les *Ogours* portèrent la mort, le pillage et la dévastation dans toute l'Europe. En quarante-cinq ans, la France fut, pour sa part, envahie onze fois, et la terreur qu'ils inspiraient fut si grande que ce n'est pas merveille si, dans les récits populaires, les *Ogours* ou ogres passèrent à l'état de type fabuleux.

LA POÉSIE DU SOUVENIR



Charles Fatigué. — Qu'est-ce que l'affiche t'apprend ?
Joseph Crèrefaim. — Elle me fait songer.
Charles Fatigué. — Songer au fait que nous n'avons pas cinquante centins ?
Joseph Crèrefaim. — Non. Je songe au bonheur que nous aurions d'être encore à l'âge de l'innocence. Ça serait si commode !